

IDÉES!

Recueilli par **CÉCILE DAUMAS**
Dessin **XAVIER LISSILLOUR**

Cynthia Fleury «Quand vous n'avez plus rien, il vous reste la dignité»

C'est la nouvelle peur de notre époque, celle de se faire salement jeter de son boulot ou bien de vivre dans un endroit pollué. D'être rejeté à une frontière ou brutalisé par les forces de l'ordre. D'être mal traité à l'hôpital ou dans un Ehpad. Jamais le principe de dignité n'a autant fait partie de nos exigences démocratiques, jamais l'indignité ne s'est immiscée à ce point dans le quotidien de nos vies. C'est ce paradoxe de la modernité qu'analyse la philosophe et psychanalyste Cynthia Fleury dans son dernier essai *La Clinique de la dignité* (Seuil, 2023).

Comme l'air, l'eau et la liberté, la dignité est intrinsèquement liée à toute vie humaine, rappelle la professeure titulaire de la chaire Humanités et Santé au Conservatoire national des arts et métiers (Cnam) et de la chaire Philosophie au groupe hospitalier universitaire psychiatrie et neurosciences de Paris. Perdre sa dignité? C'est en partant de l'expérience des plus vulnérables qu'on arrive à saisir des relations et des conditions de vie plus dignes pour tous, estime la philosophe. **Pourquoi la notion de dignité s'est-elle imposée au cœur des débats social, politique et éthique?**

On pourrait dire que c'est «l'enfant» des mouvements sociaux et des droits civiques. Partout, la dignité est invoquée : Black Lives Matter, mouvement LBGT+, révolution démocratique «de la dignité» dite de Maidan en Ukraine en 2014. Mais c'est surtout dans le domaine de la santé et du soin que son utilisation a explosé, avec la montée des droits des patients, celui de mourir dans la dignité, l'évènement de la démocratie sanitaire. Ce terme est devenu particulièrement plus vulnérables ont considéré que le geste profond de ceux qui n'ont rien et vivent les inégalités était l'affirmation de la dignité et aussi l'expression de leur indignation.

Qu'apporte cette valeur par rapport aux droits fondamentaux de liberté et d'égalité?

Les concepts de liberté et d'égalité ont été critiqués pour leur caractère abstrait, n'ouvrant pas toujours sur une réelle capacité d'agir. La dignité échappe à cette critique pour une raison simple : elle est un irréductible. Philosophiquement, éthiquement, la dignité est considérée comme l'inaliénable de l'homme. Quand vous n'avez plus rien, il vous reste la dignité. C'est ce qu'affirme le mouvement des Indignés. Il n'y a même pas besoin de recourir au

droit et à la justice pour la prouver, ni de faits pour corroborer son caractère irréductible : il y a la dignité de l'être que je suis. **Cette idée s'applique à tous les vivants, à notre environnement aussi?** Notre modernité produit un risque systémique de vie indigne. Chacun se sent de plus en plus menacé par ce qu'on appelle les modes de vie dégradés, voire une vie dégradante. Pauvreté, précarisation des vies ordinaires, migrations forcées, incurie dans le quotidien de nos vies, émeutes, perte d'emploi du jour au lendemain : la modernité revient avec un réel dur, d'inégalités, de caractère invivable, inhabitable et donc la possible perte de la dignité humaine. Ce n'est pas la peur d'être précaire qui domine aujourd'hui mais bien celle de basculer dans une vie qui serait indécrite, indigne, voire invivable.

Réforme des retraites massivement contestée, émeutes urbaines défilant violemment les institutions : ces mouvements peuvent-ils aussi expliquer par une question de dignité ou d'indignité?

Les institutions sont faites pour que demeurent des droits et des valeurs. On attend d'elles qu'elles soient les garantes de la possibilité de nos principes (liberté et égalité). Si une administration n'a pas une visée managériale, elle n'a pas vraiment de sens. Or, qu'est-ce qui remonte de plus en plus confronté à un sale boulot qui est pourtant nécessaire. Le sale boulot, c'est prendre soin d'un majeur dépendant. Il est considéré comme tel alors que la dépendance et l'allongement de la vie sont notre avenir. Le pourvoyeur de soins est souvent le moins bien soigné de la société. On lui demande de travailler à l'autonomisation des autres

écoles, Ehpad, commissariats, prisons. Le pacte avec les institutions se brise sur le sentiment que la première fabrique de conditions indignes est devenue quasiment l'institution elle-même. C'est violent. **Comment les individus se débrouillent-ils dans ce monde dégradé?** Ils incorporent le risque de vivre dans des milieux toxiques, d'aller tous les jours travailler dans un endroit qui produit du burn-out. C'est ce qu'on appelle «les pathologies du manque de dignité» : être de plus en plus confronté à un sale boulot qui est pourtant nécessaire. Le sale boulot, c'est prendre soin d'un majeur dépendant. Il est considéré comme tel alors que la dépendance et l'allongement de la vie sont notre avenir. Le pourvoyeur de soins est souvent le moins bien soigné de la société. On lui demande de travailler à l'autonomisation des autres

soins des aînés. C'est un choix politique de créer des moments civiques où l'on entretient l'espace commun (nettoyage d'une ville), où l'on prend soin de l'autre. Si on veut une politique de la dignité, il faut activer des outils pour assumer collectivement cette charge du commun. **C'est rompre avec les pratiques individuelles qui dominent nos modes de vie?** Il ne faut pas basculer dans le collectivisme, mais on peut imaginer des collectifs différents qui permettent de s'investir et d'innover. Les communs ne sont pas que des ressources naturelles (eau, forêt, mines...), c'est aussi un gouvernement ad hoc afin de produire des relations dignes pour

gouverner. Une institution (hôpital, école, commissariat) doit prendre soin non seulement de ses usagers mais aussi de ses parties prenantes, de son personnel, et édifier ses objectifs à l'aune de ces considérations. **On en est loin...** On en est très loin mais la bonne nouvelle est qu'il y a une grande marge de progression! Demandons-nous : qu'est-ce qu'un milieu digne de vie? Comment individuellement, je participe à l'amélioration de ce milieu? La notion d'entretien et de coopération s'apprennent tôt. Vous ne l'avez pas tellement quand vous êtes enfant car nous sommes dans des logiques de compétition. C'est donc

une question de valeurs mais aussi d'éducation. Si tous les jours ensemble, on ne vient pas entretenir cette notion de dignité par des relations dignes, par des milieux de vie dignes, notre monde ne tiendra pas. A un moment donné, nous n'arriverons plus à restituer cet irréductible symbolique essentiel qu'est la dignité. **Pourquoi est-il si important que chaque individu garde sa dignité?** Dès que le sujet pense que sa vie est indigne, deux options s'offrent à lui : celle de la haine et donc du passage à l'acte pour résister à la rage du ressentiment ou bien la dépression et la déperdition. Donc c'est la mort ou la mort. Le sentiment de dignité est un garant du sentiment à soi-même. Je le vois cliniquement tous les jours, j'en suis intimement convaincue. C'est un dû symbolique déterminant qui sauve les êtres. Il nous

protège. Si on attend de la réalité de la vie qu'elle nous donne la garantie du sentiment de notre dignité, on prend un risque majeur : la vie est généralement injuste, violente, barbare, insupportable. C'est pour cela qu'on peut parler d'une politique de la dignité. Car la dignité est une fabrique collective et symbolique. Sa source se situe dans le relationnel, dans le fait de penser des relations dignes qui impliquent plus de réciprocité, plus de justice, plus de reconnaissance. La dignité est un paradoxe en soi : totalement irréductible, et totalement en dialogue et en partage. **Comment restaurer-t-on le sentiment de dignité?** On le restaure d'abord par la verbalisation. Ceux qui vivent l'ordinaire indigne se sentent dévalorisés, lésés. Souvent, ils s'empêchent de dire l'indigne. Au travail ou dans une institution, par peur de se faire licencier. Pour se protéger, ils se mettent en conduite automatique, avec tous les risques mentaux que cela implique. Faire cet audit de l'indigne est indispensable pour ensuite mobiliser les ressources, attraper dans chaque intersticiel de la vie cet hyper vulnérable et le restaurer pour en faire une clinique de la dignité. **C'est quoi «la clinique de la dignité»?** C'est toujours partir des plus vulnérables pour concevoir des solutions, ne pas nier leurs conditions de vie, revoir les protocoles, en inventer d'autres, les co-concevoir avec eux. A la chaire de philosophie du groupe hospitalier universitaire psychiatrie et neurosciences de Paris, nous essayons de construire des protocoles alternatifs à la contention mécanique (1) et chimique des patients. Nous avons conçu sept prototypes pour baisser cet usage et provoquer une réflexion dans les équipes. Nous en testons deux. Sans doute, à l'avenir, nous n'aurons plus aucune indulgence avec ces pratiques, les considérant anti-thérapeutiques. Mais souvent, la contention est ce qui reste, quand le rationalisme gestionnaire a enlevé moyens et personnels qualifiés. Beaucoup de soignants sont les premiers à dénoncer un usage qu'ils jugent indigne des patients et d'eux-mêmes. Il faut donc nous obliger à inverser cette tendance de la banalisation des conditions indignes. C'est d'autant plus urgent que la chronicité, la dépendance, l'allongement de la vie, mais aussi les risques systémiques nous réservent des régimes d'incertitude détestables si nous ne réapprenons pas à pratiquer la dignité en action. ◀

Cynthia Fleury LA CLINIQUE DE LA DIGNITÉ
de Cynthia Fleury
CYNTHIA FLEURY LA CLINIQUE DE LA DIGNITÉ
«Le Complot»
À rebours - Seuil, 224 pp., 19,90 €.



BERNARDETTE BOGOSY



(1) Neutraliser physiquement un patient dont le comportement présente un risque grave pour son intégrité ou celle d'autrui.